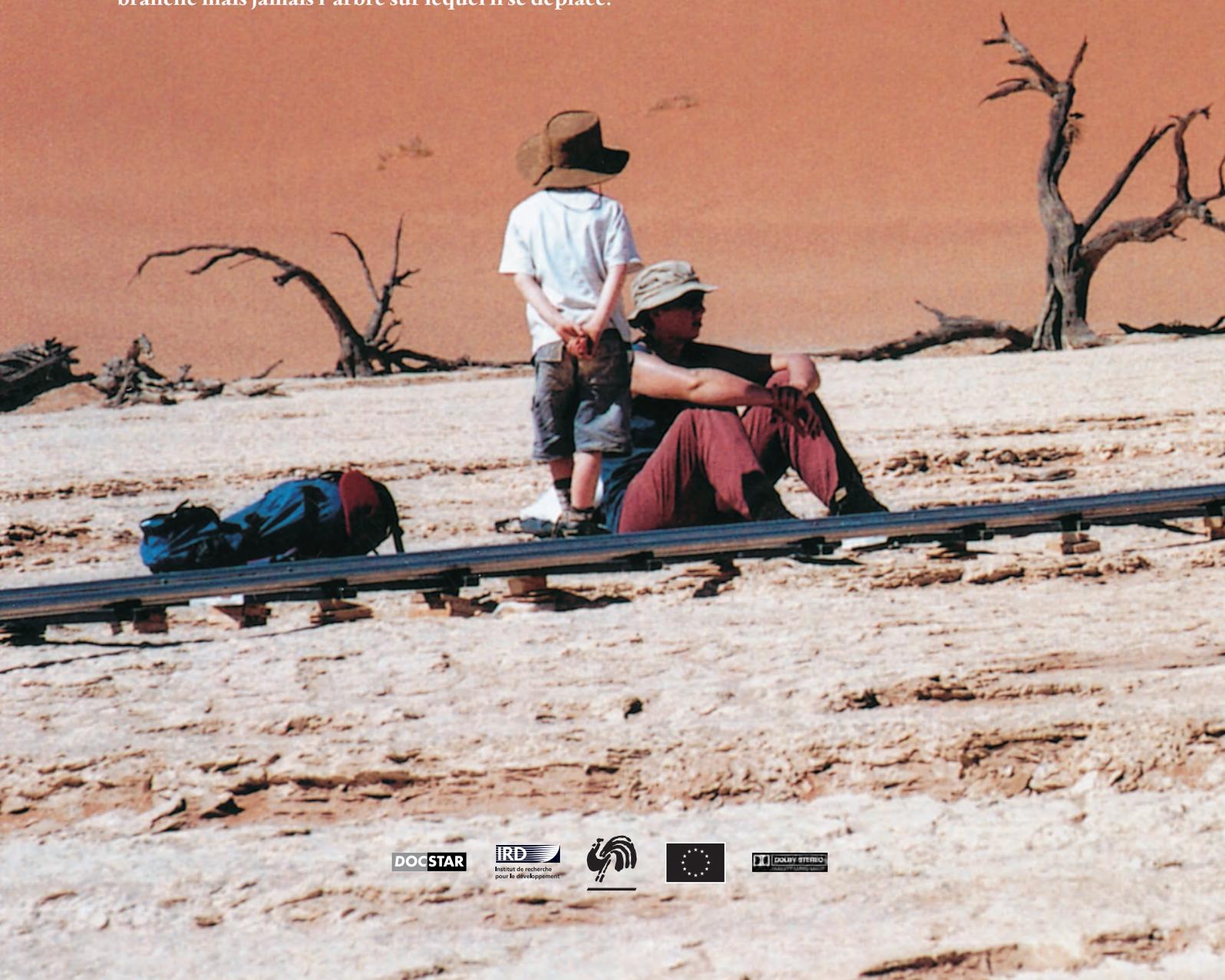


Arbres est une histoire de l'Arbre et des arbres. Il commence par les Origines puis voyage à travers le monde des arbres et les arbres du monde. Le film raconte les grandes différences et les petites similitudes entre l'Arbre et l'Homme avec l'idée prégnante que l'arbre est au règne végétal ce que l'homme est au règne animal. **Arbres** est un parcours dans une autre échelle de l'espace et du temps où l'on rencontre des arbres qui communiquent, des arbres qui marchent, des arbres timides ou des arbres fous... **Arbres** renverse quelques idées reçues en partant du constat que l'on voit toujours l'animal qui court sur la branche mais jamais l'arbre sur lequel il se déplace.



DOCSTAR

IRD
Institut de recherche
pour le développement



DOLBY STEREO

S e r b r A

ADR Productions, Cobra Films et Ciné Manufacture
présentent

Un film de Sophie Bruneau et Marc-Antoine Roudil



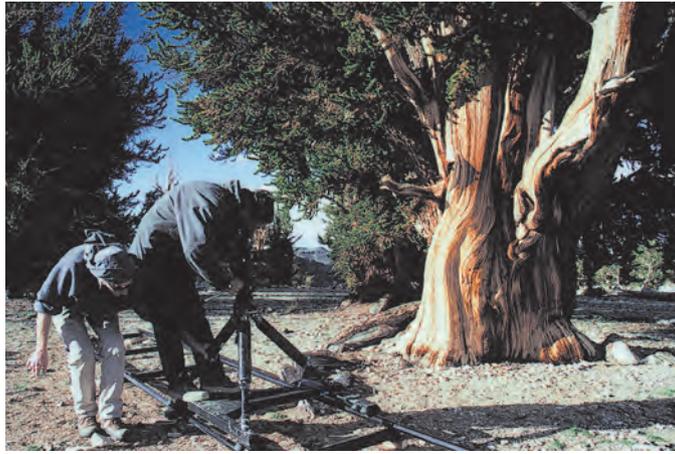
Pour leur troisième film, après *Pêcheurs à cheval* (1993) et *Pardevant notaire* (1999), Sophie Bruneau et Marc-Antoine Roudil ont parcouru 140 000 kilomètres, plus de trois fois le tour de la Terre, pour filmer les arbres du monde. Inspiré de propos du botaniste Francis Hallé, *Arbres* se veut un « essai poétique à fondement scientifique » où la réalité des arbres est aussi un appel à la fiction. Les cinéastes livrent ici des extraits de leur journal de repérage et présentent leur casting sous forme de planches botaniques où le texte du film côtoie leurs propres réflexions cinématographiques.

PATRICK LEBOUTTE

Eloge de l'arbre

PAR FRANCIS HALLÉ

Il y a quelques années, dans un avion, j'ai sympathisé avec un industriel travaillant à Téhéran. Il m'a dit ceci qui ne m'a plus jamais quitté : « Toutes les activités humaines engendrent le doute ; qui que vous soyez, ingénieur ou saltimbanque, charcutier ou archevêque, un jour viendra où vous vous poserez la question de savoir si votre activité professionnelle est véritablement utile. Une seule exception : planter des arbres. » L'arbre met à l'abri du doute comme il met à l'abri du soleil ? Mériterait-il que l'on s'intéresse à lui ? Silencieux comme il l'est, l'arbre a mis longtemps à retenir notre attention autrement que comme source de matières premières pour l'industrie. Mais, depuis quelques dizaines d'années, ça y est, l'arbre intéresse : il intéresse les sportifs qui apprennent à y grimper, il intéresse les « accrobranchés », nouveaux barons perchés qui ont appris à y vivre, il intéresse les historiens qui y voient des archives où ils peuvent lire les climats d'époques révolues et les philosophes qui y trouvent la source de nos mythes et le modèle selon lequel la pensée humaine a pris naissance ; il intéresse les artistes qui ne cessent de lui consacrer des expositions et des manifestations — graphisme, musique, littérature et poésie, sculpture et peinture ; il intéresse les industriels qui commencent à comprendre son rôle d'usine d'épuration, il intéresse les scientifiques qui y reconnaissent un modèle biologique d'une altérité totale, aussi différent du modèle animal que pourrait l'être une forme vivante venue d'une autre planète ; même les forestiers, instruits par les tempêtes récentes, comprennent que le rôle écologique de l'arbre ne s'arrête pas avec sa vie et qu'après sa mort, il reste extraordinairement utile. Quelle joie de voir que les cinéastes s'intéressent eux aussi aux arbres, à la richesse intellectuelle, esthétique et poétique qu'ils représentent pour qui décide que le tilleul du square et le platane de l'avenue ne suffisent plus et qu'il faut aller voir les arbres du vaste monde, l'arbre géant, quasiment immortel, l'arbre souterrain et l'arbre sous-marin, l'arbre sans branche et l'arbre sans feuille, l'arbre qui marche, l'arbre qui chante, l'arbre qui ressemble à une forêt ; voilà une autre entreprise qui paraît être au-dessus du doute : apporter au public une image enrichie de ce qu'est l'arbre, cet être hors du commun, avec qui nous devons apprendre à vivre. ♦ (Montpellier, 23 décembre 2001)



FICHE TECHNIQUE

50 minutes - 35mm Dolby SR

Réalisation

Sophie Bruneau et Marc-Antoine Roudil

Image

Antoine-Marie Meert

Commentaire

Sophie Bruneau

Récitant

Michel Bouquet

Conseiller scientifique

Francis Hallé

Son

Marc-Antoine Roudil, Benoît Bruwier

Montage image

Philippe Boucq

Montage son

Etienne Curchod

Mixage

Philippe Baudhuin

Machiniste

Olivier Marrel

Direction de production

Sandrine Valageas

Producteurs délégués

Delphine Morel, Daniel De Valck, Jacques Debs

Production

ADR Productions, Cobra Films, Ciné Manufacture en coproduction avec Arte France, TSR-Télévision Suisse Romande, Docstar, Carré Noir-RTBE, IRD-Institut de recherche pour le développement, Wallonie Image Production, avec le soutien de la Commission européenne, Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Communauté française de Belgique et des télédistributeurs wallons, Centre National de la Cinématographie, Ministère de l'Aménagement du Territoire et de l'Environnement, Procirep.



Le baobab

Adansonia digitata



Mot arabe. Arbre d'Afrique tropicale, à tronc énorme, beau et difforme. Arbre à palabres, arbre sacré, arbre au tronc creux dans lequel on enterrait jadis les griots.



PROLOGUE. Ouest de Madagascar, près de Morondava, allée des baobabs. Mythe de création de l'arbre, inspiré d'une légende originaire du Kenya. VOIX OFF.

Il était une fois une source et un petit étang, lisse comme un miroir. Ici, il y a très très longtemps, se tenait le baobab. Le baobab se tenait auprès de l'eau et dressait sa cime vers le ciel. Il voyait les autres arbres qui avaient des chevelures feuillues, de tendres écorces, des troncs élancés : tous étincelaient de couleurs ! Le baobab voyait tout cela dans le miroir et il était malheureux car ses branches et ses feuilles à lui étaient... toutes petites ! Son tronc était gros, son écorce, terne et ridée. On aurait dit la peau d'un vieil éléphant ! Aussi le baobab invoqua Dieu et se plaignit à lui. Mais Dieu avait créé le baobab et était satisfait de son œuvre car le baobab était différent de tous les autres

arbres. Et Dieu aimait la diversité. Il aimait l'hippopotame, beau à ses yeux. Il aimait le cri de l'hyène, agréable à ses oreilles. De même, il aimait le baobab qui n'était pas semblable aux autres. Mais comme le baobab ne cessait ni de se regarder dans le miroir ni d'élever vers Dieu ses plaintes, Dieu se mit en colère, descendit, saisit le baobab, le souleva et le replanta à l'envers. Ainsi, l'arbre, ne se voyant plus, ne se plaignait plus. Tout était rentré dans l'ordre...

S. Bruneau, M.-A. Roudil :

« Il est possible que le baobab soit aux arbres ce que l'australopithèque est au genre humain. Pourtant, pour les Malgaches, il est devenu un élément de décor qu'ils ne regardent plus, un simple arbre d'alignement au bord de la route. Ils sont même un peu surpris de voir tant d'étrangers fréquenter leurs allées en quête de clichés exo-

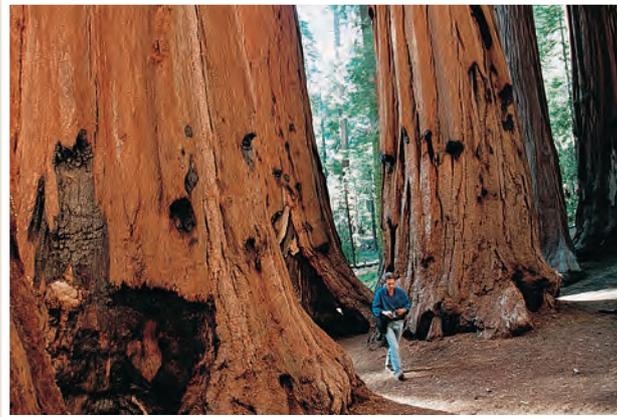
tiques, un peu comme si une armée de touristes coréens débarquait en Provence pour photographier les platanes. Cette incapacité universelle à regarder ce qui nous est trop familier nous a toujours questionnés. Nous voulions souligner ce contraste entre la beauté du baobab et l'indifférence de ceux qui vivent et déambulent à leurs pieds, dans un trafic incessant : zébus tirant un chariot, hommes rentrant avec leur hache posée sur l'épaule, camions transportant des travailleurs de la saline voisine, enfants poussant un vieux cerceau de métal, jeunes femmes portant leur bébé. Il y a là tellement de mouvement que nous avons décidé de ne pas en rajouter. Des plans fixes s'imposaient : les gens passent et vaquent à leurs activités quotidiennes, l'arbre reste. Il veille sur le monde comme un aïeul, même si personne ne le voit. »

Repérage en Namibie. Skeleton Coast. Fin mars 2000. Paysage dénudé, mariage d'eau et de désert, qui évoque l'origine ou la fin du monde. La côte expose ce que la mer a rejeté : troncs d'arbres morts venus d'on ne sait où, planches éparses, bouts de métal, ossements de cétacés, chalutiers échoués et partout d'innombrables crabes. Des hyènes courent sur la plage, des phoques se laissent choyer par le flux et le reflux. Une

coque de cargo est plantée dans le sable. Vieux de deux mille ans, un plantureux végétal à l'allure d'assoiffé redresse subitement ses feuilles en forme de palmier. Des mythes ont relaté l'existence d'un arbre du déluge et celui-ci nous y fait songer. Il nous rappelle un monde où l'homme et l'arbre ne faisaient qu'un, où nature et culture désignaient la même chose : un pays sans frontières, peuplé de mythes, de rites et de

Le séquoia

Sequoiadendron giganteum



Arbre conifère, condamné à l'immobilité à perpétuité, dans l'État de Californie. Du nom de See-Quayah, chef indien cherokee, célèbre pour avoir normalisé par un alphabet la langue vernaculaire de son peuple. Sa longévité, symbole d'éternité, inspira Alfred Hitchcock (*Vertigo*) et Chris Marker (*la Jetée*).



SÉQUENCE 3. Redwood National Park.
VOIX OFF.

Lhistoire des arbres est liée à l'origine du monde. L'origine des hommes est liée à l'histoire des arbres. Pour beaucoup de peuples de la forêt, l'arbre est notre ancêtre. Comment ne pas le croire quand des yeux d'enfant pénètrent une forêt d'arbres géants sans visage ? Séquoias : arbres à la peau rouge et au nom de chef indien, arbres géants dont la puissance engendre le mystère : 32 mètres de circonférence, 112 mètres de haut, 1 400 mètres cubes, 5 500 tonnes et près de 3 000 ans. Il ne s'agit pas là d'arbres plus grands, mais d'arbres totalement autres et comme venus d'ailleurs, d'un autre espace, d'un autre temps.

S. Bruneau, M.-A. Roudil :

« Le problème est technique. Le séquoia

est tout en hauteur, le cadre de cinéma est en largeur, le premier n'entre pas dans le second. Il est impossible de filmer un séquoia en entier. Dès lors, comment rendre compte de son gigantisme, de cette alliance étonnante entre l'espace et le temps, l'immensité et la longévité ? Nous avons d'abord pensé utiliser la cinébulle, une petite montgolfière adaptée au cinéma, qui nous aurait permis de remonter le long du tronc : la durée du plan aurait été proportionnelle à la hauteur de l'arbre. Nous aurions produit une image objective, informative, avec une insistance un peu lourde sur sa particularité physique, mais nous serions ainsi passés à côté de l'essentiel, de l'incroyable capacité à nourrir l'imaginaire que possède le séquoia dès qu'on se trouve à son pied. Ce sont des pieds de géant, de pachyderme, de dinosaure, qui réactivent

en nous d'anciennes frayeurs et fascinations enfantines. C'est à la base que le séquoia est le plus spectaculaire. On a presque peur de bouger, de crainte qu'il ne vous écrase s'il venait à s'éveiller.

Pour prendre cinématographiquement la mesure du séquoia, il faut restituer sa double dimension de réalité et de fiction. Nous avons donc filmé un rapport d'échelle en prenant pour référence un enfant, suivant de loin, à la steadycam, le cheminement de notre fils Jules entre les arbres. Nous avons filmé en plein hiver, dans la neige, construisant la séquence comme une petite fiction du réel, entre réalité et magie, cherchant à évoquer tout à la fois le Petit Poucet, le Petit Chaperon rouge et la forêt fantastique des livres d'enfance où les arbres impressionnent parce qu'ils ramènent l'enfant à sa fragilité. »

croyances. Nous aimerions tourner ici la séquence d'ouverture du film.

Patrick nous a demandé de tenir un journal de repérage pour *L'image, le monde*, où nous tenterions de définir le chemin qui mène au film. Notes sur la méthode plutôt qu'impressions de voyage, considérations sur la place de la caméra plutôt que souvenirs d'Afrique : du cinéma, pas du tourisme. Une question le préoccupe en particulier :

comment éviterons-nous le style connaissance du monde, l'interlude, le clip zen ou la fable écologique ? Autrement dit, quand commence le cinéma et que peut-il offrir de spécifique à l'arbre ? Pour l'heure, nous n'avons qu'une certitude : filmer un arbre ne va pas de soi. L'arbre est fixe et le cinéma est mouvement. En regard de cette immobilité qui le constitue, tout déplacement de caméra doit être justifié, sans quoi travellings,

L'arbre urbain

Terminalia sp. villae



Les arbres urbains peuplent les villes. Ils ombragent les places et les grands boulevards, ils reposent dans les parcs et jardins, ils gardent aussi les cimetières et les cours d'école.



SÉQUENCE 4. Espagne, France, Belgique, Madagascar. VOIX OFF

Chaque jour, depuis trois millions d'années, l'Arbre permet à l'Homme de respirer, de manger, parfois aussi de dormir, de jouer, et souvent de rêver. Mais les temps ont changé. Les villes sont sorties de terre en lieu et place des forêts. Peu à peu, une frontière a séparé puis opposé la terre des hommes et le monde des arbres. Aujourd'hui, l'arbre des villes regarde passer les gens. Mais les gens vont et viennent sans le voir, sans lui prêter attention. D'ailleurs qui se souvient encore de son nom ? L'arbre est là, silencieux, immobile. Il est devenu ordinaire, évident, aussi banal qu'un meuble urbain : est-il seulement vivant ?

S. Bruneau, M.-A. Roudil :

« Il est très difficile de trouver un arbre urbain, c'est-à-dire un arbre qui soit exploitable d'un point de vue cinématographique. Souvent, il est encaqué, trop diffus ou noyé par les voitures. L'arbre urbain est parmi les arbres les moins regardés. Il s'agit ici de le faire voir sans tomber dans l'explicite ou la démonstration. Le faire voir l'air de rien, c'est-à-dire le filmer en situation. Il n'y a rien de plus difficile que de rendre compte du banal disait Flaubert, de rendre extraordinaire l'ordinaire. Si le cinéma a ce pouvoir de défamiliarisation qui permet une relecture du familier, il faut de notre côté faire les bons choix de casting. Pour filmer un arbre urbain, il faut chercher un arbre qui anime un lieu de

sa présence et que ce lieu ne puisse pas vivre sans lui. Qu'il soit en quelque sorte l'âme du lieu. Un arbre urbain prend sens grâce aux multiples mouvements de la ville. Ce sont ces jeux de rapports incessants, dans un cadre déterminé, qui font vivre l'arbre et lui confèrent sa spécificité d'arbre urbain. Enfin, il faut ressentir ce fameux sentiment d'évidence, sentiment complexe constitué par de nombreux paramètres conscients et inconscients. Nous avons filmé tous les arbres urbains sur pied, en plan fixe et dans la durée. Ce dispositif a priori permet de créer un lien de parenté et de réunir tous les plans d'arbres urbains dans une même séquence, en faisant fi de la géographie politique et des indices temporels. »

panoramiques, steadycam ou mouvements de grue risquent fort d'apparaître comme des facilités, inspirées par le seul souci de faire de la belle image. Même une fois posée la nécessité d'un travelling, il reste encore à en préciser le rythme, la bonne vitesse. Trop lent, il ne se distingue guère d'un plan fixe ; trop rapide, il ne permet pas d'enregistrer les détails : or, c'est dans ses détails que l'arbre s'exprime.

Nous pensons souvent au conseil qu'Ernst Lubitsch donnait aux jeunes cinéastes : « *Filmez d'abord des maisons et des montagnes, alors vous serez mûrs pour filmer une comédie !* » Filmer un arbre est une autre épreuve de vérité qui ramène aux questions essentielles du cinéma. L'arbre ne supporte pas l'erreur et n'admet ni l'imprécision ni la gratuité. Si nous nous trompons, il portera le scandale à l'écran de façon décuplée.

De la définition de l'arbre

Platanus x acerifolia



Il n'y a pas de définition consensuelle de l'arbre.



SÉQUENCE 5. Route départementale de l'Hérault. VOIX OFF.

Un arbre, qu'est-ce que c'est ? Il y a la définition détournée, style dictionnaire : « est un arbre l'objet dont la collection constitue une forêt ». Ou bien la définition des critères, style scientifique : « l'arbre satisfait à trois principes : dimension, longévité et solidité ». Mais la règle connaît trop d'exceptions : le Taraby est petit, le peuplier meurt jeune et le baobab est mou ! Reste la définition pragmatique : « Si vous rentrez dans une plante en voiture et que la voiture est cassée, alors c'est un arbre ! »

S. Bruneau et M.-A. Roudil : « La définition pragmatique de l'arbre est celle de Francis Hallé que nous reprenons à notre compte, comme beaucoup de ces idées. D'un point de vue métaphorique, le plan de l'accident explore le principe d'une définition stricte et dit en substance que ce que nous éprouvons avec notre regard de profane est tout aussi valable. Finalement, est un arbre celui que je considère comme tel. Cette définition métaphorique ouvre le champ des possibles et permet de filmer les bambous ou les palmiers par exemple. La cascade d'une Mercedes rentrant dans un platane à valeur de démonstration humoristique : c'est la rencontre entre une

voiture solide et un arbre plus solide encore. Une symbolique forte pour dessiller les esprits. C'était une séquence difficile au niveau de la préparation car, après avoir fait un repérage d'allées de platanes, il a fallu obtenir les autorisations puis réunir plusieurs conditions pour le jour du tournage : la météo, les disponibilités des cascadeurs, de la gendarmerie et les nôtres. Bref, c'est une séquence dont l'écriture est celle d'un film de fiction mais qui s'appuie sur une réflexion concrète du monde réel, c'est une réponse d'auteur à « qu'est-ce qu'un arbre ? ». Une réponse qui éclate en mille morceaux et se clôture par un vol de feuilles d'automne. Une métaphore vive. »

10 avril, dans l'avion pour Johannesburg. Nous re parlons de cette première semaine de tournage en France, le mois dernier, où nous avons filmé les traces de la tempête, de manière trop improvisée, avant que les services forestiers ne commencent à déblayer. Nous avons filmé en montgolfière, au-dessus de la forêt ravagée du camp de la Courtine, près de Limoges. Vision de dévas tations comme peuvent en provoquer de grandes ma-

noeuvres militaires : immenses couloirs jonchés d'ar bres abattus, aux troncs comme abasourdis, désolation, désastre indicible, paysage de guerre. Sur des milliers d'hectares : déchirures, brisures, cassures, soulève ments. Notre projet était de prendre le point de vue du vent : foudre sur les arbres en caméra subjective, recons tituer ce mouvement qui les avait déracinés, glisser à proximité des troncs, s'arrêter en bordure avant d'effec-

Le dattier

Phoenix dactylifera



Arbre des régions chaudes, à grandes feuilles pennées en éventail, de la famille des palmiers. Dattier, cocotier, rondier, latanier, sagoutier, doum, raphia, rotang sont autant d'espèces différentes de palmiers. Alignés, taillés, rangés et ordonnés, ils composent un élément décoratif très apprécié dans les lieux de promenade bien fréquentés (Sunset Boulevard, Croisette, Promenade des Anglais).



SÉQUENCE 6. Palmeraie. VOIX OFF.

Les arbres sont des marchands d'histoires dispersés aux quatre coins du monde. Un chameau qui, dit-on, pénétré dans un jardin de dattiers peut en ressortir harnaché de pied en cap avec, en prime, le bâton qui sert à le faire avancer. Près de 3 000 espèces de palmiers inaugurent à leur façon la première société de consommation : paniers, tissu, boutons, boîtes, aiguilles, perles, noix de coco, harpons, filets, farine, cordes, nattes, hamacs, peigne, ivoire, savon, shampooing, alcool, sucre, miel, dattes, huile, couverts, tables, chaises, brosses, balais, matériaux de construction. De quoi bâtir un village. De quoi faire vivre une grande partie de l'humanité.

S. Bruneau, M.-A. Roudil :

« Au départ, nous avons songé à une séquence fortement mise en scène, susceptible de rappeler l'imagerie des mille et une nuits. Un chameau entrait dans une palmeraie et en ressortait harnaché de toutes parts, le dos chargé des dizaines de produits énumérés par la voix off. Le projet était de filmer la séquence en plan fixe, d'un peu loin, de manière à rendre sensible la présence du désert alentour. Malheureusement, pour des raisons budgétaires, nous avons dû tourner en Espagne, au sud d'Alicante, ignorant qu'il nous serait impossible d'y trouver une palmeraie dont le proche espace ne serait pas urbanisé. Nous avions bien le dromadaire, dont le

prêt avait été négocié auprès d'un zoo voisin, mais il nous manquait le désert. Il a donc fallu repenser intégralement la scène. Finalement, nous avons filmé la palmeraie de l'intérieur, par un long travelling latéral, très étiré, de gauche à droite, qui accompagne l'inventaire à la Prévert des produits déclinés par le commentaire et suggère un interminable rayonnement de grande surface. Un contraste apparaît entre la poésie de la palmeraie, sorte de jardin d'Eden, où tout est à portée de la main, et sa transformation en lieu de consommation. »

tuer une remontée sur quelques résistants. Mais le vent, justement, nous empêcha de guider la montgolfière, comme s'il avait voulu nous interdire de prendre des images, de mettre en boîte les preuves de ses méfaits. Le résultat donne du visuel informatif comme en produit la télévision. Nous avons couvert l'événement, nous n'avons pas fait de cinéma. Sur les dix bobines de ce premier tournage, seuls quelques plans ne sont pas à jeter.

Il faut plus de modestie pour filmer les arbres, plus d'humilité : les considérer comme des sujets, pas comme des objets ; se mettre à leur hauteur et non les surplomber. Voilà ce que nous avons compris quelques jours plus tard, dans un verger, en Normandie. Il s'agissait cette fois d'arbres isolés, principalement de vieux pommiers, couchés la souche en l'air comme si une forte gifle les avait fait tomber. À les voir ainsi sur le sol, on avait naïve-

Le palétuvier

Rhizophora mucronata



Du Tropique du Cancer au Tropique du Capricorne, nom de divers grands arbres à racines aériennes, souvent fixées dans les vases et limons des mangroves. Ils freinent la progression du héros dans les films d'aventures exotiques (*Down by Law* de Jim Jarmush) et peuvent être roses dans la chanson française populaire.



SEQUENCE 8. Madagascar, Côte Ouest.
Paysage de mangroves. VOIX OFF.

La différence entre l'Arbre et l'Homme est-elle la mobilité ? L'Arbre semble fixe parce qu'il vit dans un temps différent du nôtre, mais que l'Homme se mette à vivre plus lentement et il verra les arbres marcher ! Le palétuvier est un de ceux-là ; un arbre qui avance, un arbre qui refuse le destin de tous les arbres du monde : « naître, vivre et mourir à la même place ».

Le palétuvier est un arbre mobile, lent funambule perché sur son fil d'eau : ses branches au gré du vent et ses racines échasses participent au flux de son inconstance. Son port léger, aérien, sa prédilection pour l'eau le prédestinaient-ils à refuser sa condition sédentaire ? Le palétuvier donne le mouvement à sa chair car, pareil au voyageur impénitent, il ne peut rester en place. Son tronc meurt d'un côté et croît de l'autre ; ainsi se déplace-t-il. Sa

vitesse de croisière est de quelques mètres par an. Quelques mètres, c'est le bout du monde pour un arbre.

Le palétuvier est un arbre voyageur qui déambule le long des rives. Sait-il seulement où il va : vers la mer, vers la mort ? Peu importe, son bonheur est dans le mouvement.

S. Bruneau, M.-A. Roudil :

« L'avancée des palétuviers vers la mer, de quelques mètres chaque année, est une donnée scientifique. C'est un fait observable, avéré, que nous avons simplement détourné de façon poétique, interprétant cette aspiration vers la liberté comme un cheminement vers la noyade. Quand on accède aux mangroves en pirogues, à marée haute, on est frappé par une étrange vision d'arbres à moitié immergés, hésitant entre l'air et la mer. Au large flottent des feuilles, des morceaux d'écorce ou de branches, couleurs jaunes et taches brunâtres, comme autant d'indices d'un parcours au bout du-

quel il est effectivement possible de penser qu'un arbre vient de se noyer. Nous avons construit la séquence en trois temps, comme une petite fiction reposant sur l'idée d'une progression dramatique. D'abord, un enchaînement de travellings latéraux, toujours de gauche à droite, de la rive vers la mer à marée basse, au plus près des racines de l'arbre qui sont comme des pattes d'araignée en marche sur le sable. Ensuite, nous avons filmé l'arbre de plus loin, submergé par la marée montante : ses racines disparaissent et seul émerge encore le bouquet. Ces plans-là sont fixes, mais le spectateur peut avoir l'impression que le palétuvier continue de se déplacer. Au dernier plan, la mer rejette sur le sable les feuilles et les fruits du palétuvier qu'elle vient d'absorber, mort pour avoir voulu voir le monde et changer de condition. Ce sont ses restes que l'on voit sur la plage, dans une lumière de fin de journée, d'une infinie mélancolie. »

ment envie de les prendre pour les redresser comme des enfants qu'on relève en les consolant. L'un avait le tronc déchiré à mi-hauteur, complètement foudroyé. Seuls le vent, l'homme ou le feu font mourir les arbres. La mort de ce fruitier nous a émus profondément, d'une émotion primitive, comme si quelque chose en nous d'intime et de secret venait d'être touché.

Ne pas filmer les arbres en général, mais un rapport

personnel avec chaque arbre en particulier.

13 avril, Johannesburg. Rencontre avec le professeur Van Hoven de l'Université de Pretoria. Nutritionniste, il a découvert un curieux phénomène de transmission d'informations entre les acacias. Chaque fois qu'une girafe abuse de ses feuilles, l'acacia produit un poison et prévient aussitôt ses congénères qui, à leur tour, dégagent un gaz. Voici donc des arbres qui communi-

Bristlecone Pine

Pinus aristata



Cinq mille ans et toujours vert. Le plus vieil arbre du monde a le tronc gris d'un vieillard écorcé qui regarde passer le temps.



SÉQUENCE 9. Paysage des White Mountains. VOIX OFF.

Dans un paysage de pierres, au sommet des montagnes blanches, se trouvent les plus vieux des plus vieux arbres vivant sur terre. Ce sont des « pinus aristata », perdus près de la Vallée de la Mort, des squelettes vivants en train de mourir depuis des millénaires. L'arbre le plus âgé, le patriarche de tous les arbres du monde, est un pin de 5 000 ans, à moitié mort et à moitié immortel. Il s'appelle Mathusalem. Comment imaginer que ce vieux pin de haute montagne, au tronc irrégulier et décharné, à l'écorce sèche et ridée, soit encore vert par certains bouts et concentre dans ses anneaux toute la mémoire du monde ? Mathusalem est greffier de l'Histoire depuis plus de 50 siècles. Il consigne les événements sans discernement : incendies, inondations, sécheresses, éruptions volcaniques... Le plus vieil arbre du monde paraît tourmenté, torturé, marqué par le passage du temps, mais il meurt

si lentement et depuis si longtemps qu'il peut encore vivre une éternité.

S. Bruneau, M.-A. Roudil :

« Mathusalem est le seul arbre que nous avons tenu à inscrire dans le paysage, parce que son environnement témoigne du sentiment tragique qu'inspire son existence. Les White Mountains composent à plus de 3 000 mètres d'altitude un désert lunaire qu'on pourrait presque dire incolore : il s'agit davantage d'un éclat lumineux que d'une couleur. On trouve là Mathusalem, un vieil arbre démuné et seul au monde. Ses racines pénètrent peu dans le sol et serpentent sur la caillasse stérile, comme s'il cherchait à s'accrocher. Il paraît affaibli, mais il résiste malgré l'usure ; quelque chose le condamne à ne jamais mourir. En lui, c'est le temps lui-même qui se matérialise.

Jamais encore nous n'avions eu avec un arbre un tel rapport d'intimité, comme on pourrait en avoir avec un

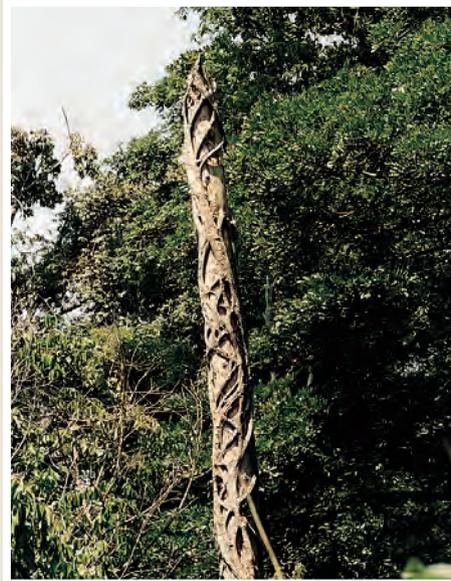
être humain. Émus par sa fatigue et son grand âge, sa sagesse et sa solitude, nous avons commencé par filmer son écorce en très gros plans, comme pour caresser ses rides. Ensuite, nous avons tenté de traduire cette impression du temps qui passe sans jamais vraiment passer : temps immémorial, interminable, illimité. Par le mouvement, il fallait essayer de rendre perceptible la fixité. Nous avons posé les rails d'un court travelling de cinq mètres et combiné deux déplacements en sens contraire : le chariot sur lequel était installée la caméra partait de gauche à droite tandis que simultanément celle-ci panoramiquait dans l'autre sens, très légèrement. La somme de ces deux déplacements réduit la sensation du mouvement, qui reste à peine perceptible. C'est la réalité du vieil arbre, pour qui le temps stagne. Mathusalem est le dépositaire d'une large part de notre humanité. Sans doute est-ce la raison qui le voue à demeurer éternellement ici-bas. »

quent, comme d'autres évitent de se toucher, par timidité. Certains arbres produisent des perles et d'autres du carburant ; le palétuvier se déplace de plusieurs mètres par an. Caméra mobile ou caméra fixe ? Pour chaque arbre, il conviendra de trouver le mouvement ou l'absence de mouvement susceptible de rendre compte tout à la fois de son histoire et des histoires qu'il nous inspire.

Fin avril, Bruxelles. Depuis que nous parlons de ce projet autour de nous, chacun nous confie ses propres histoires d'arbres. Une amie nous avouait récemment avoir eu le ventre retourné quand, revenant sur les lieux de sa mémoire, elle comprit qu'on avait coupé « son » arbre, celui sous lequel elle avait joué et fait l'amour. Patrick nous a parlé d'un tilleul au pied duquel, enfant, il ne passait jamais sans frayer. Arbre

L'arbre étrangleur

Ficus obtusifolia



Tueur-né, de la famille des figuiers, il assassine tout en lan-gueur. Portrait-robot : hydre végétale aux têtes en forme de liane, enlaçant sa victime pour mieux lui faire la peau.



SÉQUENCE 11. Forêt dense, à l'est de Madagascar. VOIX OFF.

Un jour, un oiseau pose la graine d'un figuier sur la fourche d'un arbre, l'air de rien. Paradoxe de l'évolution : l'oiseau ignore totalement ce qu'une plante censée être dépourvue d'intelligence vient de lui faire faire. Trop tard. La semence du figuier prend son élan, c'est l'engrenage d'un crime parfait. L'arbre étrangleur a tout son temps : il descend ses racines en forme de liane et enserre lentement le tronc de sa victime. Les racines de l'étrangleur s'épaississent, se ramifient et se soudent entre elles. Jusqu'à ce que mort s'en suive... Le visage du figuier étrangleur apparaît au grand jour : son énorme

tronc-racine porte en creux le fantôme de sa victime!

S. Bruneau, M.-A. Roudil :

« C'est la séquence policière du film. Cet arbre est tellement diabolique que la référence au thriller s'est tout de suite imposée. Une fois plantée la graine fatale, ce qui suit est la chronique d'un meurtre par strangulation dont la réalisation va prendre plusieurs années. Nous souhaitons restituer à l'image le travail méthodique de l'assassin et filmer ce crime, modèle du genre, en tant que long processus. Nous avons travaillé à partir de plusieurs arbres, tous atteints, tous condamnés, correspondant aux différents stades de cette machination. Puis, au montage, nous avons

condensé l'intégralité de cette action meurtrière en une seule séquence, enchaînant les plans comme s'il s'agissait d'un même arbre, en un seul mouvement vertical, du haut vers le bas, de la cime jusqu'aux racines, reconstituant ainsi la progression de la mort au travail. Au dernier plan, nous avons fait l'inverse : un panoramique remonte du pied de l'arbre vers le sommet, la victime a disparu, engloutie sous l'écorce d'un autre ; le figuier étrangleur arbore son méfait, la perfection de l'œuvre accomplie, puisque telle est sa nature.

Comme ailleurs dans le film, il s'est agi de représenter du temps par du mouvement, et, comme toujours avec les arbres, il n'y a qu'un seul mouvement possible. »

guérisseur ou jeteur de sort, selon les interprétations, son tronc avait été planté de clous par des générations de paysans. Chacun possède un arbre qui a compté et il y aurait un autre film à écrire sur tous ces arbres secrets dont la tempête a ravivé le souvenir : arbres de l'enfance ou de la prime adolescence, de la première cabane ou du premier baiser. Quand on ouvre la tête d'un homme, on trouve souvent un arbre.

2 mai 2000, Reims. Nous avons vu dans une forêt de Champagne un véritable sabbat de petits hêtres tortillardes. Fête, danse, folie : c'est la ronde des faux de Verzy, arbres atteints d'anomalies depuis des milliers d'années. Un sort viral leur a fait perdre le nord : les rameaux se dirigent vers le sol tandis que les racines tentent d'y échapper. Ils ont le port divariqué et prônent l'anarchie dans les formes : torsions, zigzags, distor-

L'arbre timide

Pinus pinea



Les arbres timides sont des espèces à la nature délicate qui évitent tout contact physique avec leurs congénères. Les symptômes se rencontrent au niveau de l'architecture des cimes. Les botanistes ne s'expliquent pas encore la cause de cette timidité biologique.



SÉQUENCE 16. Villa Thuret, Antibes.
VOIX OFF.

Mais la forêt peuplée d'esprits cache aussi des sujets plus discrets : on y rencontre des arbres timides dont les cimes s'approchent sans jamais se toucher, dessinant sur le ciel une mosaïque fragile, un labyrinthe de Timidité. Tant que l'arbre boit, absorbe, digère, respire, transpire et grandit, rien de bien troublant. Mais comment réagir devant un arbre timide qui a conscience de lui et de ce qui l'entoure, devant un arbre mobile, un arbre qui étrangle, un arbre qui communique, un arbre fou, un arbre dont le mystère dépasse celui de l'espace et du temps ?

S. Bruneau et M.-A. Roudil :

« Le plan de l'arbre timide a été imposé par le phénomène lui-même. La structure en mosaïque n'est visible qu'en levant les yeux au ciel, contreplongée naturelle que la caméra épouse volontiers. Puis, c'est l'avancée dans un labyrinthe de cimes proche de l'abstrait, un mouvement un peu mystérieux qui se joue dans la durée et à la bonne vitesse, celle-là même qui rend intelligible les détails spécifiques tout en restant dynamique et en harmonie avec le rythme global du film. Le plan des arbres timides est le plus long travelling du film. Plus de 30 mètres sur un terrain pentu. Le machiniste a mis une demi-journée pour le caler à ni-

veau. Quand tout est prêt, il nous reste à attendre la bonne lumière, celle qui convient à notre propos, car c'est la mise en évidence du liseré lumineux entre les cimes qui rendra compte du phénomène de timidité chez certains arbres. De manière générale, nous refaisons souvent le même plan à plusieurs vitesses, soit pour des problèmes de stabilité liés à la machinerie soit pour nous donner le choix de plusieurs rythmes au montage et sans doute aussi, inconsciemment, pour nous rassurer car, depuis que nous filmions les arbres, nous avons appris à reconnaître la bonne vitesse. »

sions, boursouflures, soudures, renflements, courbures, chahuts, dispersion, égarement, divagation. Puisque cet arbre ne tourne pas rond, nous ferons tourner la caméra tout autour, en posant un travelling à 360°, dessinant un cercle complet. Atteint de démence parasitaire, le faux de Verzy paraît tordu ; c'est un fait objectif, une évidence. Dire ensuite qu'il est fou, d'une folie qui le rend pathétique, relève de notre interprétation

poétique, et le passage de l'un à l'autre ne tient peut-être qu'à la grâce d'un travelling. Ainsi notre projet se précise-t-il, transposition poétique d'observations scientifiques où des phénomènes étonnants mais bien réels et connus des botanistes deviennent matière à micro-fictions et rêveries enfantines. Nous aimerions qu'on le regarde comme un essai poétique à fondement scientifique, un film tourné vers l'enfance. ◆

FILMOGRAPHIE

Sophie Bruneau et Marc-Antoine Roudil

Pardevant Notaire

1999, 76 mn, 35 mm, couleur

Production : ADR Productions (Paris), Cobra Films (Bruxelles) en coproduction avec France 2, et avec l'aide du Centre du cinéma et de l'audiovisuel de la Communauté française de Belgique, de la Commission européenne-Leader II Haute-Auvergne, du Conseil Général d'Auvergne, du Centre National de la Cinématographie, Procirep et la participation de Wallonie Image Production-WIP.

Diffusion : France 2.

Primé aux festivals suivants : Grand Prix du meilleur film documentaire au Festival de Mannheim 2000. Prix du Patrimoine au Festival Cinéma du réel à Paris 2000. Mention spéciale, Prix de la critique au festival de Marseille Vues sur les docs 2000.

Sélectionné aux festivals de : Fipa 2000, Filmer à tout Prix, Vic-le-Comte, Prague, Gentilly.

Diffusion en salles dans le cadre du mois du film documentaire 2001 en France.

Ce film est l'histoire croisée de quatre situations notariales dans une étude de Haute-Auvergne.

A travers le récit de deux ventes négociées, un inventaire et un dossier de succession, l'étude du notaire devient le règne des histoires de propriété et d'argent, des conversations intimes et des échanges secrets, bref de la comédie humaine.

L'importance de la parole et la mise en lumière des détails tels que gestes, attitudes et regards dévoilent certaines manières de penser le rapport au monde et à l'argent. L'approche précise et minutieuse de ce huis clos notarial fait pénétrer le spectateur dans une série de tableaux composés de plusieurs actes dans lesquels les personnages et leurs comportements paraissent appartenir à un autre monde, si proche et si lointain du nôtre, si différent et pourtant si semblable à nous.

Pêcheurs à Cheval

1993, 13 mn, 35 mm, noir et blanc, Dolby SR

Production : Qwazi qWazi film et Wallonie Image Production-WIP avec l'aide du Ministère de la Communauté française de Belgique et la participation de Arte 21.

Diffusions : Arte, Channel Four, RTBF, NHK.

Primé aux festivals suivants : Mikeldi d'or et d'argent du meilleur film documentaire au festival international du film documentaire et du court métrage de Bilbao, Espagne. Grand Prix du Ministère de la culture au festival du film de Bratislava. Prix Carreño pour la meilleure réalisation au festival européen du cinéma rural et de la pêche à Candas Asturias, Espagne. Prix du patrimoine au festival du court-métrage de Mons, Belgique. Prix Meuter Titra pour la meilleure photographie à Media 10/10 - Namur, Belgique. Mention d'honneur au festival du film maritime de Toulon, France.

Sélectionné aux festivals de Rotterdam, Mannheim, Festival dei popoli à Florence, Montréal, London Film Festival, Munich, Cracovie, Vienne, Potsdam, Leipzig, Sydney, Montecatini, Riga, Aubervilliers, Huesca, Augsburg, Cork, Figueira Da Foz, Amsterdam, Seoul, Cleveland, Filmer à tout Prix n° 6, Okomedia-Freiburg, Pantin, Amsterdam.

Mi-hippocampes, mi-pégases, trois pêcheurs chevauchent les vagues entre ciel et mer.

Evocation poétique d'une rencontre entre l'homme, la mer, le cheval et le vent.

*Dans la forêt sans heures
On abat un grand arbre.
Un vide vertical
Tremble en forme de fût
Près du tronc étendu.*

*Cherchez, cherchez, oiseaux,
La place de vos nids
Dans ce haut souvenir
Tant qu'il murmure encore.*

Jules Supervielle (1937)